Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 232

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251673

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 15 Juin 1902 N° 232 Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 30me année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Jean de Werth, général d'une armée d'Impériaux et de Croates, vint au mois d'octobre 1636 prendre ses quartiers d'hiver dans les Franches-Montagnes. Aussitôt les gouvernements des comtés de Neuchâtel et de Valangin garnirent leurs frontières de troupes qui y demeurèrent pendant cinq mois.

Au mois de mars de l'année suivante, Jean de Werth, général de l'Empire, se retira de la Montagne et c'est alors que ce pays fut occupé par les troupes du duc de Saxe-Weimar, général suédois, malgré les gardes placées aux principaux passages de la Montagne. L'invasion suédoise se fit si inopinément par Saulcy, que toutes les maisons furent pillées. Beaucoup de pauvres gens furent tués et leurs maisons pillées et brûlées.

Beintôt les Suédois se répandirent dans tous les villages, dans les fermes écartées, en brûlant, en pillant, en massacrant. Ce qu'ils ne consommaient pas, ils allèrent le vendre à la Ferrière où ils conduisirent aussi du mobilier, du linge, des ustensiles de toutes sortes qu'ils volaient. La Ferrière fut bientôt un vaste champ de foire où accouraient les gens du Val d'Erguel, de Bienne, des campagnes de Berne. Ces populations protestantes s'entendaient admirablement avec les Suédois, leurs corréligionnaires, et s'empressaient d'acheter ce que les troupes volaient aux malheureux catholiques de la Montagne. On disait dans les parties protestantes de la Suisse « allons à la grande fête aux marchandises de la Ferrière ». Triponé, dans son journal, dit que ces Suisses étaient si échauffés d'aller acheter à la Ferrière du butin que les Suédois y portaient, qu'ils ont acheté, dans des sacs, de la mousse pour de la laine et des sacs de cendres pour de la farine et, dans un coffre, le corps d'une femme morte pour du linge.

Cette occupation de la Montagne, par les Suédois, dura quatre mois.

Les Suédois se répandirent aussi dans la Franche-Comté et pillèrent les populations catholiques. Ils amenèrent dans la principauté de Neuchâtel beaucoup de butin, de linge, de meubles, des denrées etc... qu'ils vendaient à très bas prix, et, comme plusieurs personnes faisaient des difficultés d'acheter de ce butin qui avait été pris à leurs voisins, dès que les Suédois s'en apercevaient, ils en faisaient des tas et y mettaient le feu, ce qui fit que dans la suite on aima mieux acheter ces meubles que de les voir brûler. Par là ces gens se pourvurent abondamment de linge et de toutes sortes de meubles. Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés en Suisse, dans le canton de Fribourg, entre autres. Après le départ des Suédois, ils rentrèrent dans leurs foyers incendiés, pillés, anéantis. Ils n'avaient plus de graines pour ensemencer leurs terres, plus de bétail pour les labourer et c'est au prix de sacrifices inouïs qu'ils parvenaient à trouver des subsistances et du bétail en Suisse. [1]) Plus du tiers de la population avait été moissonnée par la famine, la peste et l'occupation. Les malheureux habitants découragés par tant de calamités, se décidaient à grand'peine à rebâtir leurs maisons et à reprendre la culture. C'était grande pitié de voir les fils de famille semblables à des squelettes ambulants, s'atteler 6 ou 8 ensemble à la charrue et à la herse, traîner les chariots pour rentrer le peu de récoltes que la vermine, les souris vinrent ronger et gâter.

Ces animaux nuisibles détruisaient parfois plus d'un journal en une seule nuit. [2])

C'est à cette époque que les Suédois pillards enlevèrent la cloche de l'église des Bois après l'avoir mise en morceaux. Le curé, Louis Gigon, dut se cacher dans une ferme écartée, appelée Vallevrein au Cul des Prés. Là il disait la messe et consolait ses malheureux paroissiens. Plusieurs Montagnards furent emmenés comme prisonniers, parmi lesquels Guillaume Triponé, l'auteur de mémoires célèbres sur cette lamentable occupation.

Les Suédois ravagèrent ensuite les pays de la rive gauche du Doubs, pays soumis à l'Espagne. Tout fut brûlé, pillé, ravagé,

1) Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés dans les comtés de Neuchâtel et de Valangin. Il n'y avait presque point de maisons où il n'y en eut quelques-uns, et il y eut même plusieurs familles qui préférèrent y rester, ne se souciant pas de retourner dans leur patrie, quoique leurs ennemis s'en fussent retirés. Boyve IV-34.

2) Journal de Triponé et autres.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 27

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

XIV

Que la mère soit esclave ou libre, chrétienne ou musulmane, créature pensante ou être privé de raison, elle n'en est pas moins mère, et son cœur bat toujours avec la même force pour ce qui est sa chair, son sang; en un mot, son enfant.

La pauvre martyre passait par une crise impossible à dépeindre.

Tous les ressorts de son imagination se dilataient à la pensée qu'Alim et Aïcha allaient être heureux, et elle souriait de ce sourire de convalescent, qui transfigure un visage auquel avait fui la joie. Néanmoins, trop peu éclairée pour ne pas douter de ce que lui avait fait entrevoir Renée, trop imbue de ses funestes croyances, mille craintes obsédaient parfois son âme endolorie; elle alla jusqu'à permettre à sa pensée inquiète de ne pas croire à la certitude de la parole de l'amie et à la possibilité du bonheur.

Douter de l'amie !...

Douter de la mère adoptive de ses enfants !...

Ses souffrances et ses luttes furent cruelles.

— Si Alim et Aïcha doivent devenir malheureux, se répétait-elle dans ses angoisses, ne vaut-il pas mieux qu'ils le soient ici, où ils trouveront toujours celle qui comprendra leur douleur; ici, où ils n'auront pas à souffrir le supplice d'abandonner toutes coutumes qui, quoique naissantes, n'en sont pas moins profondément enracinées.

Et elle se consumait en craintes chimériques, en suppositions troublantes.

Puis, suivaient des élans spontanés dans lesquels se retrouvait le cœur généreux de Yamina, et elle faisait quelques petits préparatifs.

Dût-elle s'exposer à être brutalisée par le maître, elle ravirait dans la cassette mystérieuse quelques objets qu'Alim et Aïcha garderaient en souvenir de leur mère.

La pauvre femme mit en réserve pour Aïcha, d'abord, ce dont elle pouvait disposer sans ruse, sans artifice : du *koheul*, qu'elle sortit d'un pli de sa *melhafa* (pièce d'étoffe droite, sans coupe, qui s'enroule autour du corps et se noue sur les épaules), du koheul qui lui servirait à s'agrandir les yeux dans les jours « trop courts pour moi », soupirait-elle, dans les jours heureux où elle éprouverait du plaisir à se parer pour ceux qu'elle aimerait. Elle y ajoutait du henné pour se teindre les doigts, puis sa glace, l'inséparable glace ronde enfermée dans une enveloppe en étain, ce bibelot de cinq centimes dont nos femmes de chambre feraient fi, et qui est l'inséparable de la femme arabe.

Elle remettrait tout cela à Renée, car Aïcha